Gérard Cartier

« *Nommez les cinq sens…* »

Hommage à Paul Louis Rossi

Ce texte est une introduction au dossier composé en hommage à Paul Louis Rossi, disparu le 6 février 2025, qui a été publié le 10 novembre 2025 par la revue en ligne Poesibao. *(https://www.poesibao.fr/poesibao-iii-hors-serie-n-5-paul-louis-rossi).*

Paul Louis Rossi m'était cher. Sans l'avoir beaucoup connu – je ne l'ai rencontré que quatre ou cinq fois, dans les quinze dernières années, après avoir quitté le métier qui m'absorbait presque exclusivement, m'éloignant de la petite société des poètes –, sans l'avoir beaucoup connu, donc, je l'ai beaucoup fréquenté : depuis *Le voyage de sainte Ursule* (Gallimard, 1973), il y a cinquante ans, il ne m'a pas quitté. Je l'ai découvert au sortir d'une année entièrement vouée au théâtre et aux surréalistes, dont je m'étais furieusement entiché, au point que j'ai failli, pour suivre cette étoile filante, quitter prématurément mon école d'ingénieur, au désespoir de ma mère, qui s'était saignée pour moi… Il fut mon premier contact avec la modernité. La plupart de ceux que l'on tenait alors pour importants étaient froids et chagrins, tenants d'une poésie décharnée, sentencieuse, échafaudée de concepts, ou bien ils sacrifiaient aux mannes de Mallarmé, dont la préciosité, l'obscurité recherchée, et pour tout dire le côté escamoteur de foire m'a toujours rebuté. Avec Paul Louis Rossi je découvrais une autre modernité, exigeante, mais dénuée d'arrogance, incarnée, sensible, dessinant un tout autre territoire, qui s'est accru de recueil en recueil : « Faites le compte de vos ivresses…

Et de vos possessions… Nommez les cinq sens les
quatre saisons l'odorat nommez les
Yeux la lumière l'oreille nommez les
sons la musique la douceur de la
Peau *Oh ! fous* nommez le corps entier *le bout des*
doigts avant qu'il ne devienne
Froid nommez le goût la faim les couleurs et les
fruits l'or de l'automne nommez la
Beauté contre le vent qui la disperse
n'en laisse rien que les branches
Nues nommez
les
saisons...[1]

Je crois avoir lu toute son œuvre poétique – au moins celle publiée en volume, assez abondante, éparpillée chez beaucoup d'éditeurs, certains confidentiels, aujourd'hui disparus, mais dont l'essentiel a été repris par Yves di Manno dans sa collection Poésie/Flammarion. Au long de ces années – au long d'une vie –, il m'a été une sorte de figure tutélaire, lointaine et discrète, mais toujours secourable, un frère plus avancé dans l'art plutôt qu'un maître. J'y revenais sans cesse ; l'un de ses livres était souvent sur ma table, près du clavier ; j'y recourais dans le doute ou les défaillances, en ouvrant alors une page au hasard, non pour y chercher cette chimère, l'inspiration, mais pour ranimer en moi le souci de la forme – qui, en

poésie, est décisive. Elle vient d'abord ; un poème qui se refuse, qui hoquette dans la bouche, qui écorche l'oreille, il suffit souvent de changer sa disposition pour qu'il trouve sa complétude. Rossi aimait expérimenter, tenter de nouvelles prosodies, parfois même sur des poèmes déjà publiés (on trouve trois ou quatre versions différentes de certains poèmes d'*Époque des cerisiers*), avec une prédilection pour les formes courtes, les plus difficiles à réussir car chaque mot compte :

Un verre de
cristal (?)

étincelle
d'un reste

de vin
rouge[2]

Hormis l'amour de l'Italie, sa géographie mentale, son univers étaient très différents des miens. Il n'était jamais loin de la mer, qu'elle soit d'Armorique, de Béring ou du Japon, alors que je la fuis d'instinct, revenant toujours aux montagnes de mon enfance ; il était fasciné par les sociétés sauvages, les objets et les arts primitifs (la musique, la danse, le mime), alors que je me suis dédié aux désordres du siècle. Mais je trouve chez lui cet écart vis-à-vis des contingences, cette présence au monde, immédiate mais savante, cette naïveté rusée qui sont, je crois, nécessaires à qui se mêle d'écrire.

Quand Paul Louis Rossi nous a quittés, qu'il a rejoint l'éternelle saison des *choses naturelles* (c'était à l'époque des cerisiers, alors en fleurs, comme sur les estampes japonaises qu'il a si souvent contemplées et décrites, sous l'un desquels on dispersa ses cendres), Florence Trocmé a souhaité lui rendre hommage dans *Poesibao*. J'ai préparé ce dossier en étroite liaison avec Marie Étienne, la compagne de Paul, la dépositaire de sa mémoire, elle-même l'une des grandes voix d'aujourd'hui, qui donne ici un extrait de l'émouvant *Derniers Chants autour des collines*, le journal qu'elle a tenu durant les dernières années de son ami. À travers les évocations, témoignages et études critiques rassemblés, on pourra mesurer la place singulière que Paul Louis Rossi occupait dans notre poésie : discrète, selon sa manière, mais essentielle.

Nous avons souhaité qu'il soit aussi présent par ses textes et ses poèmes. Le dernier livre publié de son vivant, un volume de récits (*Berlin, voyage en automne*, Tarabuste), date de 2015 ; quant à sa poésie, il faut remonter à près de vingt ans : aux *Ardoises du ciel* (Le temps qu'il fait, 2008) qui, comme il l'a fait très souvent, tressent vers et courtes proses vagabondes. Il n'avait pourtant pas cessé d'écrire. Il a disséminé dans de multiples revues, catalogues et livres d'artistes des pages inconnues à la plupart de ses lecteurs. Il a aussi retravaillé certains poèmes après leur publication en volume, reprenant et approfondissant des thèmes récurrents (le théâtre nô, les sociétés aléoutiennes, et l'inépuisable matière de Bretagne), donnant à d'anciens vers des formes nouvelles. Il nous laisse enfin ses carnets, qui ne sont pas un journal de bord, mais un registre de pensées et d'émotions, où les notes alternent avec des vers et des dessins noirs ou colorés (le dessin, qu'il pratiqua continûment et assidument, relevait pour lui d'une sorte d'ascèse), qui éclairent les origines de son art. Son œuvre est une brousse où demeurent des espaces quasi vierges. Elle a été cartographiée il y a quelques années par Marie Joqueviel, maîtresse d'œuvre de l'excellent dossier consacré au poète, en 2018, par la revue Nu(e)[3] – on y trouve en particulier une bibliographie très complète, qui reste en partie à exploiter. Souhaitons que l'université s'en empare et accomplisse le

nécessaire travail d'analyse, de recoupement et d'établissement des textes. Il reste beaucoup à découvrir, même après le beau volume de poèmes publié en avril dernier (*Les horizons égarés*, Obsidiane, 2025), quelques semaines après la disparition de Paul Louis Rossi. De la masse de ces textes rares ou inédits, nous avons extrait quelques pages significatives, en espérant inciter à la lecture ou à la relecture de l'œuvre – et, qui sait, susciter l'intérêt d'un éditeur.

Gérard Cartier

---

[1] *Cose naturali* (Unes, 1991)

[2] *Ibid.*

[3] Revue *Nu(e)*, n° 67 : « Paul Louis Rossi », sous la direction de Marie Joqueviel-Bourjea, 2018, 272 p. Avec des contributions de Jean-Yves Bosseur, Gérard Cartier, Jacques Clauzel, Claire Combeau, Marie Étienne, Tristan Hordé, Odile Hunoult, Marie Joqueviel-Bourjea, Thierry Le Saëc, Catherine Marchadour, Maurice Mourier, Pascaline Mourier-Casile, Dominique Rabourdin, Christian Rosset, Catherine Soulier, des inédits de Paul Louis Rossi et une bibliographie complète de l'œuvre. (https://www.poesibao.fr/revue-nue-n-67-paul-louis-rossi/)